



**Le double,
la deuxième langue,
l'altérité**

De **Voix** Vives

Numéro 4 | Printemps 2019

DIRECTION DE LA REVUE

Gaëlle Planchenault

MAQUETTE & MISE EN PAGE

Lindiwe Coyne

IMAGE DE COUVERTURE

Ama, César Orrico

© 2019, Université Simon Fraser

Département de français

Tous droits réservés

ISSN 2561-7141

Table des matières

Éditorial 5

Sotto **Vocce**

Amanda Underwood, « La Marionnette » 9

Kierra Ens, « Gem » 13

Marina Bishara, « Gad » 18

César Orrico, Entretien avec l'artiste, traduit par Zoé Jusseret 22

Mezza **Vocce**

Aliocha Perriard-Abdoh, « Une cigarette sous les moustaches » 28

Marissa Kaminski, « Où la fleur s'épanouit » 34

Dawson F. Campbell, « BATT/e/LE » 40

Alta **Vocce**

Dawson F. Campbell, « Gants blancs » (traduction) 43

Jacob Goldbeck, « Dov'è il sangue? » 47

Rebekah Trudel, Mélange 52

Qui sont-ils-elles ? 54

ÉDITORIAL

ÉDITORIAL

Quatre ans déjà que notre revue se fraye son chemin dans un milieu où l'écrit créatif demeure peu fréquent, qu'elle rend *visible* les voix de nos étudiant.es (la revue ayant trouvé un terreau étonnamment fertile dans une province où le français est langue minoritaire), que leur sensibilité vis-à-vis de la langue, souvent seconde, voire troisième, y trouve à s'exprimer. 4 ans : âge terrible dit-on d'un enfant qui commence à affirmer sa personnalité, année magnifique pourtant durant laquelle l'individualité se dessine... c'est le cas pour ce numéro de *De Voix Vives*.

Ce quatrième opus de la revue *De Voix Vives* est un numéro tout à fait spécial puisque nous y publions les textes gagnants de notre premier concours dont les thèmes proposés étaient : *le double, la deuxième langue, l'altérité*. Notre jury a sélectionné pour le premier prix l'histoire émouvante et conflictuelle de deux sœurs, racontée par ALIOCHA PERRIARD-ABDOH. Le deuxième texte choisi, écrit par MARISSA KAMINSKI, suit l'expérience éprouvante d'un jeune garçon autiste alors qu'il tente de négocier les couloirs de son école. Enfin, le poème hybride anglais-français de DAWSON F. CAMPBELL met en scène la *bataille* linguistique dont l'individu et auteur bilingue se trouve être le siège.

Avant de vous laisser commencer votre lecture de la revue—et j'espère que vous ressentirez la même émotion que nous avons eue à découvrir ces textes—j'ai le plaisir de vous faire part de notre souhait de poursuivre l'aventure avec un deuxième concours dont le thème sera annoncé ce mois de juillet. Gardez donc un œil sur notre page : <http://www.sfu.ca/french/>

Et belles lectures d'ici là,

Gaëlle Planchenault
Éditrice, *De Voix Vives*

Remerciements

Comme c'est le cas pour la plupart des revues accessibles en ligne, *De Voix Vives* ne survivrait pas sans la participation bénévole et le soutien amical de quelques âmes bienveillantes. Ce numéro de *De Voix Vives* a ainsi bénéficié de l'aide des membres du département de français. L'équipe éditoriale tient à remercier chaleureusement :

Pour leur participation au premier concours de *De Voix Vives* :
Catherine Black, Paola De Rycke et Cécile Ollivier-Budisa

Pour leur travail d'édition, relecture attentive du texte en italien et écriture de son résumé en français :
Chohre Rassekh et Paola De Rycke

Pour la relecture finale de la revue :
Stephen Steele

SOTTO

VOCCÈ

La Marionnette

Amanda Underwood

La pluie danse avec les gros flocons de neige sous les lumières vacillantes de l'auberge. Le fracas des ivrognes dans la rue et des chevaux à l'abreuvoir est interrompu par un grognement lointain. De la ruelle adjacente émerge la silhouette d'un homme qui chancelle, se tenant le visage dans les mains. Soudainement, une voix grave et forte l'appelle.

— Hé ! Monsieur Jean Roy, remercie ta fille pour sa coopération ! La voix vient d'un homme grand à la forte carrure. Je sais que mon fils a hâte de l'avoir, continue-t-il en gloussant.

Jean se tourne vers la voix et lui crache au visage :

— François, vous savez autant que moi que votre famille est d'une ascendance plus dépravée que le diable ! crie Jean avant de s'enfuir aussi vite qu'il peut, compte tenu d'une vue affaiblie par un œil au beurre noir et des rafales qui entravent son chemin.

Il trébuche sur les rues pavées recouvertes de neige et de verglas jusqu'à la maison qui lui est familière, sa maison, éclairée de la seule lueur du poêle.

Maman et moi sommes assises près du feu quand la porte s'ouvre brutalement et papa entre. Il empeste les jus fermentés et

une odeur plus métallique. Celle du sang. Maman se lève en hâte et court vers lui.

— Jean! Qu’as-tu ? s’exclame-t-elle en touchant la tempe de mon père qui grimace de douleur. Elle se tourne vers moi : Marie-Renée ! Va chercher de la neige, ton père devra nous expliquer... siffle-t-elle entre ses dents.

Après beaucoup d’interrogations, mon père nous explique tout : qu’il est redevable à la famille Ouellet et, qu’au lieu de chercher de l’aide, pour sauvegarder son orgueil, il a détruit le mien. Il me dit que j’épouserai le fils de François Ouellet, Étienne. Pourquoi ? Pour qu’il puisse éviter de rembourser ses dettes et préserver les apparences. Je sens une boule dans ma gorge, un gonflement ardent qui pousse contre les baleines de mon corset. Je veux hurler ma rage, j’essaie d’avaler mais j’étouffe. Cette fois, c’est moi qui ne ravale pas ma fierté.

Je n’ai pas trop de temps, je dois agir sur le champ. Je n’ai rien dit à Papa ni à Maman, car je savais que toutes mes objections seraient rejetées. Je monte l’escalier en silence. « *De gré ou de force.* » Ces mots résonnent dans mes oreilles, c’est ce que Maman m’a dit quand je n’avais pas plus de huit ans, quand je protestais contre les départs de Papa qui allait chercher des marchandises à importer. Mais maintenant, lorsque j’essaie d’envisager une vie avec Étienne Ouellet, un gars répugnant—non pas un homme, mais un dévergondé—j’ai l’estomac noué. Je ne deviendrai pas la femme qu’est ma mère, une fille pataude qui se transforme en femme pour procréer comme une bonne épouse au moment où mon mari le voudrait. Ou qui s’occupe du foyer pour qu’il puisse se balader avec les gueuses. C’est injuste : je n’accepterai pas cette vie ! Me déshabillant, je regarde mes vêtements au fur et à mesure que je les retire : la robe, la pièce d’estomac ornée, le fichu qui recouvre ma poitrine, le jupon, le corps baleiné, le chemisier, le fruit des efforts de mon père d’il y a plusieurs années, avant que les jeux d’argent et l’alcool l’aient dépravé. Mon père c’était tout

ça—mon Papa.

Soudainement, la solution apparaît aussi claire que de l’eau de roche : je m’enfuirais en me déguisant ! Ces vêtements me marquent comme une bourgeoise, la manière dont je les porte, tout : je dois m’habiller comme les gens du peuple, comme une femme pauvre, une invisible et partir commencer une autre vie ailleurs. Les cheveux blond vénitien, longs et bouclés qui me tombent dans le dos sont trop discernables. Je me souviens que ma grand-mère teignait souvent ses cheveux gris. Elle utilisait l’écorce de noyer bouilli avec du vinaigre pour les assortir à ses yeux marron foncé. Demain, j’irai chercher les ingrédients pour commencer ma transformation. En regardant ma tenue pendue dans la garde-robe, je me rappelle le fait que je devrais non seulement déguiser mon apparence physique, mais aussi me trouver des vêtements appropriés pour le voyage.

Juste avant l’aube, je me lève silencieusement, telle une petite souris qui ne veut pas réveiller le gros chat affamé. Je descends les escaliers avec la grâce et la lenteur des fantômes macabres que hantent leurs péchés, puis sors furtivement à la recherche d’une paysanne avec laquelle troquer mes robes.

Lorsque j’ouvre la porte, l’adrénaline me coupe le souffle—l’air froid me saisit d’une manière grisante. Une femme sans chaperon est une vision étrange qui la fait devenir suspecte à l’instant aux yeux des fouineurs qui la scrutent de leur fenêtre. Voilà la raison pour laquelle je me cache sous la plus grande pèlerine que j’ai pu trouver : celle de mon père.

Marchant sur les pavés glissants, enveloppée dans cette grosse cape en laine, je me rappelle les excursions faites enfant avec Papa jusqu’à la boucherie de la rue Saint-Jean. Pendant ces courses, seuls les morceaux de bœuf et d’agneau salés nous pesaient. Mais il y a belle lurette que nous ne sommes plus allés à la boucherie. À présent que Papa nous a peu ou prou délaissées, le seul fardeau que je porte dans ces rues est celui de la colère.

Je me tracasse tant de cela que je n'entends pas le crissement des pas qui s'approchent de moi dans la neige fraîche.

— Allô ? La demande vient d'un visage maigre et couvert de cicatrices de vérole. Mademoiselle, continue la femme, auriez-vous une petite pièce de monnaie ?

— Désolée ! je lui réponds par réflexe, mais m'arrêtant au lieu de repartir comme je l'aurais fait d'habitude. Attendez ! J'ai un marché à vous proposer, je lâche comme si les mots étaient un poison et en retirant frénétiquement ma pèlerine pour lui présenter mon offre. À condition que vous m'aidiez à me déguiser entièrement, je vous donne les habits que j'ai maintenant sur moi.

Elle m'observe pendant ce qui me semble une éternité avant de répondre :

— J'en conviens.

Les chuchoteries des femmes encapuchonnées deviennent presque inaudibles tant la neige assourdit tout ce qu'elle touche. Elles s'arrêtent au pied de l'escalier Casse-Cou :

— *Vous souvenez-vous du lieu du rendez-vous ? demande une des femmes enveloppées dans une cape de laine, d'un air soucieux. L'autre femme enlève son capuchon pour révéler des cheveux châtain foncé et bouclés.*

— *Je crois qu'oui ! dit-elle avec un petit sourire. Bien qu'elle ait hâte de commencer sa nouvelle vie, elle parle d'une voix hésitante. Je prends la rue Sous le Fort et pas la rue des Meulles ?*

Elle pause. En attendant une réponse, elle tourne au nord pour se situer.

— *Donc je prends la rue Saint-Pierre jusqu'au quai Saint-André et votre client sera là ? continue-t-elle.*

— *N'oubliez pas de dire qui vous envoie... votre amie Marion!*

Gem

Kierra Enns

J'avais reçu l'appel deux jours auparavant. J'ai pris quatre de mes jours de vacances et je suis partie le matin suivant. J'ai traversé les Rocheuses en douze heures.

Gem, Alberta.

Population : 286.

Aux contreforts des montagnes, non, aux contreforts des collines qui annoncent les montagnes quand on va à l'Ouest.

J'ai passé le panneau, fait à la main. On ne peut pas trouver Gem dans une liste des villes de l'Alberta, on doit chercher dans une liste des hameaux. Il n'y a pas de bureau de poste.

— Votre père est malade, avait dit l'infirmière d'une voix douce. Il ne veut pas l'admettre mais ce n'est pas bon. Il faut que vous reveniez si vous voulez le revoir.

M'y voilà donc, en plein mois d'août. Il fait chaud et l'air est sec. Je sens l'odeur du foin, de la terre, et de l'huile de moteur, par la fenêtre ouverte de la voiture, et je pense aux étés que j'ai passés dans les granges de mes oncles, avec les animaux, à respirer la poussière, la même odeur.

Gem n'a jamais eu de bibliothèque mais je trouvais des livres en tas au coin du Modean's. Chaque jour, le bus scolaire

s'arrêtait en dehors de Pharmasave et puis je marchais jusqu'au restaurant. À Modean's, je lisais jusqu'à 5h30, quand les hommes, leurs cigarettes et leur hockey arrivaient. Il fallait avoir 18 ans pour entrer, mais les serveuses ne disaient rien et je me cachais dans un coin du restaurant avec des éditions de poche de romans policiers. La maison n'était pas loin. Je rentrais quinze minutes avant l'arrivée de ma mère, et mon père venait après le diner. Durant les heures quand nous étions toutes les deux à la maison, je lui racontais les événements de la journée alors qu'elle cuisinait. Si nous avions le temps avant l'arrivée de mon père, je la suivais pendant qu'elle arrosait les plantes dans la maison.

Ma mère est morte en hiver, il y a six ans. Ni mon père ni ma mère n'avaient plus de 70 ans : ma mère est morte trop jeune. Elle avait travaillé dur toute sa vie, parce qu'elle devait subvenir à nos besoins quand Papa n'avait pas de travail. Elle prenait l'auto pour aller travailler au centre d'appels à Déroche, la ville la plus proche de Gem. Les samedis, elle nettoyait les maisons et, les dimanches, elle passait la journée au jardin et à la cuisine. Elle a contracté un cancer de l'ovaire et n'a jamais vu les tulipes qu'elle avait plantées à l'automne. Elle m'avait demandé de prendre soin de mon père à la fin de sa vie.

J'arrive. La maison de mon enfance n'a pas changé, mais le jardin est embroussaillé. L'herbe a commencé à envahir l'allée après que mon père est tombé malade. J'observe la maison depuis ma voiture, me souvenant de lui lorsqu'il lavait sa Ford un samedi d'été avec la musique forte, ma mère avec des grands plats de *rollkuchen* et un melon d'eau, pendant que mes oncles buvaient de la bière blonde dans la véranda. J'essayais d'apprendre à faire des nœuds avec du fil de pêche sur ces marches, sans jamais réussir. Je cligne des yeux et retourne au présent.

Je mets la clé à la porte. La porte-moustiquaire n'est pas verrouillée—comme d'habitude. Je m'assure de la fermer doucement, entendant la voix de ma mère : « Ne la laisse pas

vlaner ! Nous ne sommes pas des animaux ! »

La maison a une odeur de renfermé. La radio murmure de la cuisine, réglée sur la CBC, comme toujours. Je passe devant la cuisine, je suppose que l'infirmière a baissé les stores. Je me souviens du jour où j'ai jeté les plantes mortes qui étaient sur les rebords des fenêtres. Elles n'ont pas survécu longtemps après la mort de ma mère.

Je m'approche de la chambre au bout du couloir. Je touche le papier peint à fleurs si familier que nous avons mis sur les murs il y a quinze ans. Ma mère ne pouvait pas décider quel motif elle préférait. Elle a demandé à mon père son opinion. Sans regarder les trois échantillons, il a dit : « Ça m'est égal. » Puis, il a pris un jour de vacances, un lundi, pour nous aider à tapisser.

L'appartement où j'habite maintenant est au centre-ville, les murs sont blancs. Ma mère m'a suggéré de les peindre, mais j'aime la lumière. J'ai hérité de la propension spartiate de mon père, les valeurs des fermiers des prairies.

Soudainement, je réalise que je me suis arrêtée dans le couloir, la main sur le mur. Je prends une inspiration et me retourne vers la porte de la chambre où mon père dormait depuis quelques années. Il m'a dit qu'il n'aimait pas le décor de la chambre principale, mais il ne voyait pas de raison de la modifier. Il ne pouvait plus monter les escaliers (il a le souffle court) et je savais qu'il avait peur de tomber. Mon père avait toujours été un homme actif, mais après une fracture de la hanche l'année dernière, il se frayait un chemin à travers la maison avec attention.

Je répète dans ma tête ce que je veux lui dire. Des phrases courtes, moins de questions, plus de nouvelles. J'ai reçu une augmentation. La Colombie-Britannique a eu beaucoup de soleil ce printemps. J'ai demandé à mon propriétaire de poser des souricières dans le grenier. Est-ce que tu te souviens de quand nous avons emprunté la chatte d'oncle Paul pour chasser les souris ? J'ai teint mes cheveux, voilà.

La porte s'ouvre. Je vois le visage de l'infirmière éclairée par la lumière vive de la chambre.

— Vous êtes arrivée, bon.

Elle tient un livre à la main. Elle lisait quand je suis arrivée. Elle le pose sur une table et s'approche de moi.

— Je suis désolée. Je savais que vous étiez en route, je ne voulais pas vous bouleverser quand vous conduisiez. Il est décédé.

Je me souviens avoir trouvé un oiselet sur la route, au printemps, quand j'étais jeune. Je l'ai apporté à mon père et nous l'avons mis dans une boîte. Il pensait qu'il fallait que nous le tenions au chaud. Je lui ai demandé s'il pensait que l'oiselet survivrait et il m'a répondu honnêtement. L'oiselet est mort trois jours après, les jambes recroquevillées contre son corps nu. Il est enterré derrière la maison.

Les bouts de mes doigts sont engourdis et je cherche mes mots.

— Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ?

Je n'aime pas à entendre ma voix comme ça, étranglée. Je réalise que je n'ai aucune idée d'où mon père garde ses clés ou ses papiers personnels. Je ne sais pas s'il a un testament, je ne l'ai jamais vu. L'infirmière me regarde attentivement. Je sais qu'elle a pris soin de mon père depuis huit mois, depuis que sa maladie a empiré.

— Votre père a organisé les funérailles avec moi, et votre oncle Paul. Il n'y a plus rien que vous puissiez faire. Est-ce que vous voulez le voir ? »

Je fais oui de la tête et la suis dans la chambre.

Le lit est tourné vers le mur, je vois seulement la forme sous la couverture, et le côté du visage, le menton sur la poitrine. La peau de la joue n'est pas de la bonne couleur. Un appareil fait des sons étranges dans un coin. Je ne peux plus respirer. Je me tourne vers l'infirmière.

— Pouvez-vous appeler mon oncle ?

En sortant, je laisse la porte-moustiquaire *vlaner* par accident—le bruit me fait sursauter.

Puis, gardant les yeux sur la route, il ne me faut pas longtemps pour quitter Gem.

Gad

Marina Bishara

— Réveille-toi, chéri.

Une voix suave m'arrache du lit. Dans mon royaume, il n'y a que deux habitants : ma reine et moi. Nous préférons tous deux la simplicité. Les lustres en cristal, les meubles peints à la main, les canapés rembourrés, les lits ottomans, l'or et les bijoux ne nous intéressent point. Il faut pourtant avouer qu'on n'a pas nécessairement les moyens, mais de toute façon on n'en a pas besoin. En lieu et place, il nous suffit d'un matelas mince pour nous allonger, un tapis pour contenir le froid et une cuisinette pour faire du Chai. Je me regarde dans le miroir brisé en nouant mon turban. Sur la manche gauche de ma chemise, je contemple une nouvelle tâche de boue.

— Ça complète ta tenue ! rigole Hana.

Je souris, puis je m'en vais. À chaque pas qui m'éloigne d'elle, je ressens davantage une brûlure ardente sur la plante de mes pieds. Tout cela est à cause de ma sandale rompue. Néanmoins, cette douleur est la moindre des indignités auxquelles je fais face. Chaque jour, en allant aux champs, je parcours des yeux les visages renfrognés. Leurs regards sont comme des flèches qui percent mon

corps. Jamais, au grand jamais, ces gens n'ont essayé de forcer un sourire sur mes lèvres. S'il y a une constante depuis ces trente-cinq dernières années, c'est bien le fait qu'ils aient maîtrisé l'art de me gâcher la vie. Je ne les déteste pas. Je comprends que je ne suis ni le plus riche ni le plus beau du village. En outre, ces regards sont ceux des parents, des frères, des sœurs et des voisins de ma femme *Hana*. Certes, elle est le plus beau cadeau qu'ils aient pu m'offrir et pour cela je leur suis reconnaissant.

C'est la saison des moissons. Le soleil brille en pleine splendeur et la plaine est couverte de blé. Mes yeux évitent le regard des épis olivâtres quand ma hache les abat sans cesse. Le champ se vide peu à peu. En sueur, je m'assois parmi les gerbes ficelées quand, subitement, je sens une main qui se pose sur mon épaule. Mais quand je me tourne et regarde l'homme qui me fait face, le soleil m'éblouit et je n'arrive pas à voir son visage. Ces détails paraissent cependant sans importance au vu de l'autorité que sa tenue reflète.

— Gad ? demande-t-il.

Bouche bée, je hoche la tête.

Pour une quinzaine de minutes, il m'explique la raison de sa visite et mon visage devient de plus en plus pâle. Il ne m'est jamais arrivé qu'on se confie à moi. Bien que son comportement démontre une certaine confiance et un enthousiasme surprenant et malgré toutes ses explications, son objectif ne me paraît toujours pas clair. Il me laisse avec une poignée de main ferme et une invitation. La journée s'écoule, et moi, je me tiens comme un épouvantail au milieu des champs. Il m'a parlé de son projet, d'argent et de bonheur, mais que veut-il ? Pourquoi m'a-t-il choisi ? Est-il sincère ? Je n'ai aucune réponse.

Perplexe et inquiet, je dévoile mes pensées à celle qui me comprend le mieux.

— Le temps passe. De toute façon, on n'a rien à perdre. Tiens, je vais m'habiller et on ira lui rendre visite, répond-elle d'un

ton affirmatif.

La maison, un bâtiment gigantesque dont le salon est quinze fois plus grand que le nôtre, se trouve dans une allée où nous ne sommes jamais allés auparavant. Nous entrons et nous attendons Monsieur Fahim avec impatience. Au loin, on entend une musique peu familière. L'ensemble des instruments semble agréable et leur son suscite toute une gamme d'émotions. Je me mets à admirer cet entourage élégant.

— Alors, parlons affaires... interrompt Monsieur Fahim en s'assoiant.

Le projet comprend un village touristique où le visiteur fait un tour des attractions locales et un grand hôtel. Mon rôle sera de convaincre les autres villageois de signer le contrat qui autorisera Fahim à prendre avantage de leurs terres. Depuis qu'il m'a annoncé ce plan, une multitude d'idées occupe mon esprit. Comment *Gad*, l'homme à la réputation d'un clown, pourrait-il devenir le délégué d'une telle mission ? Je refuse, en jetant un coup d'œil à ma femme. Son visage reste impassible. Déçu, Fahim reformule son offre ; me proposant cette fois-ci un tiers de la marge bénéficiaire.

— Rien n'est gratuit, affirme-t-il.

Un pauvre paysan comme moi ne peut pas s'imaginer dans une telle position de pouvoir. Pourtant, la certitude avec laquelle il s'adresse à moi me fait croire en mes capacités et je finis par changer d'avis.

Ce matin n'est pas comme les autres. Mon cœur exulte ! Aujourd'hui, je lève le menton vers les cieux et n'hésite plus à affronter le monde avec un sourire brillant. Pour la première fois, je lance un « bonjour » au coin de la rue sans craindre la réponse. Leurs sourcils froncés me font rire. Avant que la fierté me prenne, je me rappelle mon objectif. Je crée un plan pour les persuader d'approuver le projet. Une journée portes ouvertes dont l'organisateur demeure inconnu (mais ce dernier s'appuie

sur sa connaissance de leur mentalité puisqu'il la partage). Après le spectacle de marionnettes tant attendu, je sors de ma cachette et révèle mon identité, mais tout de même, mon apparence est différente. Habillé avec une tunique blanche éclatante, je confie la source de ma fortune nouvellement acquise.

— Voici comment un peu d'argent m'a changé la vie et vous pouvez le faire aussi, dis-je.

Immédiatement, un paquet d'accords signés est déposé à mes pieds. Je rapporte les nouvelles à mon partenaire et nous faisons la fête jusqu'à l'aube.

Les constructions commencent. Tout le village est en ébullition pour avancer les travaux. Une centaine d'ouvriers encombre les rues. Après une longue journée, je rentre chez moi. La maison me semble anormale. « Hana, Hana... » Je ne reçois aucune réponse. Accablé, j'implore l'aide de Fahim. De loin, je vois un large cadenas fermant sa porte et un dossier sur son seuil. Je l'ouvre avec des mains tremblantes et les papiers s'éparpillent sur le sol : une quantité énorme de contrats et une lettre qui m'est adressée :

Gad,

Tu es un travailleur vaillant. Cette maison est ta récompense ainsi que tout le projet. Mais souviens-toi, rien n'est gratuit. Hana ne t'appartient plus. Elle a l'air beaucoup plus jolie dans la robe de satin que je lui ai achetée.

Adieu,

Fahim

Entretien avec l'artiste César Orrico

Traduit de l'anglais par Zoé Jusseret

César Orrico est un sculpteur espagnol de 32 ans qui a exposé ses œuvres en Espagne, en France, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas et aux États-Unis, et qui « trouve dans la sculpture, un moyen de matérialiser la sensualité en un mouvement artistique et ce, à travers une interprétation personnelle de l'anatomie. » (<https://www.galeriecalderone.com/cesar-orrico>)¹

Lorsque l'artiste César Orrico a très gentiment accepté que nous utilisions une de ses œuvres pour la couverture du numéro 4 de De Voix Vives, nous avons eu l'idée de lui demander comment le thème du double inspirait son œuvre.

De Voix Vives : César Orrico, nous vous remercions de nous offrir le privilège de reproduire une de vos œuvres en couverture de notre revue.

C'est un plaisir pour moi de voir l'intérêt que vous portez à mon travail, je suis toujours partant pour parler de mon processus créatif, surtout quand il s'agit d'une collaboration aussi intéressante que celle que vous me proposez.

¹Nos remerciements à Delphine Lindier de la Galerie Calderone (Saint-Malo et Dinard, France).



Giro I, César Orrico
Sculpture en pierre artificielle et bois - 2016

De Voix Vives : Dans votre travail de sculpteur, vous fusionnez souvent différents matériaux. Est-ce que cette dualité que vous représentez à travers le corps humain incarne d'autres natures plurielles de l'expérience humaine ?

En plus des différences intrinsèques à chaque matériau, comme leur couleur et texture, leur origine, leur température et leur signification acquise à travers l'histoire, j'essaie de réaliser un travail contemporain où la valeur symbolique de ces confluences accompagne la signification de l'œuvre. La dualité peut être perçue dans mes sculptures à travers la fusion des différents matériaux et elle est aussi sans aucun doute influencée par la dualité qui fait partie de notre expérience humaine. D'un autre côté, dans mes travaux, j'essaie de créer un dialogue interne d'une grande intensité en expérimentant avec la polarité qui survient entre la tension et le mouvement intérieur du corps, d'une part, et le calme et la sérénité des visages, de l'autre. Une recherche personnelle m'a mené à l'analyse du caractère spirituel des sculptures de Michel-Ange par Auguste Rodin dans un recueil d'entrevues compilées par Paul Gsell. [Rodin y mentionne à propos des œuvres de Michel-Ange :] « *ses sculptures expriment la réponse douloureuse d'être à soi-même, l'énergie incessante, la volonté d'agir sans espoir de succès, le martyre, en un mot, la créature tourmentée par des aspirations irréalisables.* » La relation entre la lumière et l'ombre réparties sur la forme sculpturale est tout aussi importante, car il y a là aussi de la même façon une logique duale.

De Voix Vives : Cette dualité pourrait aussi être liée aux langues et dans ce cas, pensez-vous que les langues que vous utilisez dans votre vie artistique, comme l'espagnol et l'anglais, ont un impact sur votre travail ?

Pour moi, les langues ont toujours été des vecteurs de communication. Depuis le début de ma carrière, il y a toujours eu une tendance à exposer mes sculptures dans d'autres pays. Au

moment d'écrire ou de repenser des questions artistiques liées à mon travail, il est vrai que ce fait a eu une influence certaine.

De Voix Vives : Ou comme artiste international (du fait que vous êtes basé en Espagne mais que vous exposez votre travail partout dans le monde) ? Pourriez-vous, s'il vous plaît, nous en dire plus sur la façon dont ces expériences culturelles se traduisent dans vos sculptures, ou si elles vous inspirent d'une quelconque façon dans votre travail ?

Bien sûr, l'influence culturelle provenant d'autres pays est un élément crucial dans le développement de mon travail. En plus de mes voyages personnels pendant mes années de formation, j'ai eu la chance de rencontrer et de collaborer avec des artistes venant d'autres pays dans le cadre de voyages d'études et d'ateliers. Tout cela m'a donné la possibilité de connaître des cultures et des coutumes qui ont influencé mon travail.

J'ai toujours été très intéressé par les racines anthropologiques d'autres sociétés à travers leurs mythes et légendes, ainsi que par les rituels des cultures ancestrales et leur relation transcendante et magique avec la nature. Pour moi, les sculptures doivent être énigmatiques, parce qu'elles racontent toujours une histoire et c'est la raison pour laquelle on peut voir toutes ces références symboliques dans mon travail : elles font partie de mes intérêts futurs.

MEZZA

VOCCÉ

Concours De Voix Vives 2018

Sur les thèmes de :
Le double, la deuxième langue, l'altérité

Premier Prix
ALIOCHA PERRIARD-ABDOH
Une cigarette sous les moustaches

Deuxième Prix
MARISSA KAMINSKI
Où la fleur s'épanouit

Troisième Prix
DAWSON F. CAMPBELL
BATT/e/LE

Une cigarette sous les moustaches

Aliocha Perriard-Abdoh

— Va-t'en ! Mais vas-y puisque tu l'aimes tellement ! hurla la mère de Daphné, en larmes.

Elle frappa son mari de trois coups secs alors que celui-ci tentait de s'échapper.

Vlan ! La porte du foyer se referma derrière lui. Deux mois plus tard, Daphné continuait de vivre dans l'attente que son père rouvre la porte en rentrant du travail.

— Tu te rappelles quand Papa venait nous chercher à l'école les vendredis ?

Daphné était couchée, seule, sur l'herbe à côté du terrain de jeux. Il faisait trop chaud pour jouer. Sa sœur Lorna faisait mine de ne pas l'entendre.

— Il le fera encore cette année, Lorna, tu vas voir ! Il nous achètera des glaces et j'aurai droit d'avoir une glace aussi grande que la tienne.

Sa grande sœur leva les sourcils.

— ... après tout, cette année j'aurais huit ans, je ne suis tout de même plus un bébé !

— Tu parles, répondit Lorna d'une voix ferme. Qu'est-ce

que tu en sais de ce qui va se passer ? Ça fait des semaines que Maman ne sort pas de la maison et j'ai entendu Madame Flaubert raconter au charcutier que Papa s'était déjà trouvé une autre femme... et même une autre fille !

— Quand ça ?! demanda la petite Daphné, ne voulant pas croire sa sœur.

— Au marché, dimanche. Il nous a laissé tomber !

Daphné n'était soudain plus si sûre que son père reviendrait lui acheter des glaces et la serrer dans ses bras. Elle pouvait encore sentir l'odeur de la cigarette dans la barbe qui lui piquait les joues. Il nous a quittées, c'est vrai. Mais c'est seulement parce qu'il voulait qu'on lui manque. Il reviendra, c'est sûr ! Daphné ferma les yeux, aveuglée par le soleil.

Quand les filles rentrèrent à la maison, Daphné resta un instant sur le seuil, devant la porte du salon, car elle entendit sa mère parler au téléphone.

— Elle me met à bout, Jeanne ! Je l'ai vue l'autre jour, quand je quittais le bureau de l'avocat, elle était là devant moi avec un sac à dos.

Silencieuse, sa mère écouta la personne au bout du fil.

— Mais bien sûr que j'étais fâchée ! Si elle continue comme ça, je l'enverrai au pensionnat.

Ne voulant plus entendre sa mère, Daphné monta rapidement les escaliers. Dans sa chambre, elle poussa un grand soupir.

— Tu l'as vraiment poussée trop loin cette fois-ci, Lorna.

— Et bien qu'est-ce-que je suis supposée dire ? Elle s'en fiche maman de ce qui se passe dans cette famille. Si elle t'aimait, elle n'irait pas voir un avocat.

Assise derrière le bureau de Daphné, Lorna fixait Daphné

du regard.

— Moi je vais partir habiter avec Papa. Il nous aime, lui. Pas comme Maman. D'un ton provocateur, plein de méchanceté elle continua : C'est à cause d'elle qu'il est parti. Elle ne savait plus comment s'amuser avec nous.

Ne sachant pas comment défendre sa mère, Daphné resta muette. Elle ne savait pas non plus si elle tenait réellement à la protéger. Elle ne dit donc rien.

Plus tard ce soir-là, pendant que sa mère préparait le dîner, Daphné et Lorna sortirent se promener dans le voisinage. Il y avait, pas loin d'où elles habitaient, un terrain vague où jouaient parfois des enfants plus âgés qu'elles. Daphné commença à dénouer les nœuds de la corde à sauter qu'elle apportait toujours avec elle. Même si elle prenait soin de bien la ranger elle la retrouvait toujours criblée de nœuds et blâmait souvent Lorna, qu'elle s'imaginait faire un tas de bêtises pendant qu'elle dormait. Parfois le matin au réveil, elle pouvait encore sentir la cigarette que Lorna avait sans doute fumée. Elle savait à quel point sa maman détestait la cigarette même si Daphné trouvait du réconfort dans ce parfum qui la ramenait à cette époque où son père la raccompagnait de l'école. Lui, fumant sa cigarette et elle à se lécher les lèvres couvertes de crème glacée. Daphné était prête à abandonner sa quête futile quand elle leva les yeux et vit Lorna assise à la lumière du lampadaire, une cigarette fumante aux lèvres.

— Lorna ! Où as-tu trouvé cette cigarette ? Je croyais que Maman te les avait confisquées.

Confrontant sa grande sœur, Daphné plaça ses deux mains sur les hanches pour se donner plus d'aplomb.

— Éteins-la maintenant avant que Maman t'attrape !

— Va-t'en Daphné, tu ne sais même pas ce que tu racontes.

Lorna resta assise à même le sol, prenant soin de souffler la fumée loin de sa petite sœur. Secrètement, Daphné aurait bien aimé qu'elle la souffle dans sa direction.

— Tu sais, hier j'ai entendu maman dire qu'elle t'enverrait au pensionnat.

Daphné espérait, qu'avec ces nouvelles, elle pourrait intimider Lorna.

— T'es sûre que c'est moi qu'elle va y envoyer ?

Encore une fois, elle souffla la fumée qui s'échappa dans l'air, faisant de belles volutes en montant, avant de disparaître comme si elles n'y étaient jamais apparues.

— Moi, je pense qu'elle ne t'aime plus et qu'elle te jettera dans ce trou d'enfer. Comme ça, elle pourra bien t'oublier.

Ne pouvant plus retenir ses larmes, Daphné se mit à pleurer.

— Tu ressembles trop à Papa, Lorna continua. Maman ne sera jamais heureuse si tu restes ici !

Sanglotante, Daphné quitta sa grande sœur et prit le chemin de la maison.

Autrefois, son père lui répétait que jamais il ne la laisserait partir, même pas quand elle serait adulte et qu'il serait temps qu'elle aille au collège afin de poursuivre ses études.

— Mais, Papa, si je ne vais pas au collège, comment est-ce que je deviendrai astronaute ?

Il rigolait et la serrait fort dans ses bras, la cigarette toujours sous les moustaches. Autrefois l'idée d'être séparée de son père ne l'attristait pas, mais depuis qu'il était parti, il lui semblait que la distance qui les séparait était devenue insupportable. Où était-il ? Comment s'appelait sa nouvelle compagne et la petite fille qui avait pris sa place ? Il s'amusait sans doute mieux avec elles. Daphné s'imaginait qu'ils passaient des heures ensemble à faire des promenades à vélo. Elle n'avait pas réalisé à quel point l'idée d'être remplacée pouvait la déranger.

Une fois de retour à la maison, Daphné commença à monter les escaliers pour aller se changer avant le dîner quand elle

entendit sa mère l'appeler.

— Daphné, viens ici tout de suite !

Confuse, elle entra dans la cuisine où elle vit sa mère, en colère, les mains sur les hanches.

— Devine ce que j'ai trouvé dans tes affaires tout à l'heure ?

Elle sortit un paquet de cigarettes de la poche de son tablier.

— Ça ne te dit rien ? demanda-t-elle à Daphné.

— Mais maman, ce ne sont pas les miennes ! Elles sont à Lorna, clama Daphné.

— Ah non ! Maintenant j'en ai assez.

Paf ! Une gifle aboutit sur la joue de Daphné qui tourna les talons et quitta aussitôt la maison, sans écouter les excuses que lui criait sa mère, courant après elle en pleurant.

Elle déambula, la gorge serrée, et se retrouva devant le gros bâtiment où travaillait son père. Puisqu'il n'y avait personne dans la salle d'attente, elle s'assit sur un des gros fauteuils. Elle attendit une heure afin que son père termine son travail. Parfois des hommes affairés en costumes cravate entraient et sortaient sans lui porter grande attention. Une fois seulement lui demanda-t-on qui elle attendait.

Elle s'attendait à bientôt voir son père, car il était bien temps, lorsqu'une femme suivie d'une fille plus jeune que Daphné entra dans la salle et se dirigea droit vers l'ascenseur. La femme était plus grande, plus mince et plus élégante que sa mère, sans la profonde tristesse que Daphné ne connaissait que trop bien chez sa mère, cette tristesse qu'elle détestait d'autant plus qu'elle la retrouvait aussi chez elle-même. Dans le silence, mère et fille avaient tellement souffert. Daphné avait confié à Lorna l'espoir qu'elle avait de voir ses parents se réconcilier un jour. En échange, Lorna avait inlassablement tenté de lui faire comprendre la futilité de ce désir.

L'ascenseur se remit en marche. Ne voulant plus voir son père, Daphné, se leva et courut jusqu'à la maison. Sa mère pleurait

toujours, mais elle la prit dans ses bras et la serra fort.

— Je sais que ton père te manque, et que tu aurais voulu avoir une sœur mais, ma chérie, il faut arrêter ça maintenant, je suis épuisée, supplia sa mère en continuant de pleurer.

— Je m'excuse, Maman. Je t'aime, ne pleure plus. Je sais que ça n'a pas été facile et que je ne me suis pas bien comportée. Moi aussi j'avais mal...

En silence, les deux s'agrippaient l'une à l'autre. La mère et la fille n'avaient pas à expliquer ce qu'elles comprenaient intuitivement : tout finirait bientôt par s'arranger.

Une fois dans sa chambre, Daphné trouva un paquet de cigarette avec une note. Lorna, qui l'avait jusqu'alors accompagnée dans le monde imaginaire qu'elle s'était construit, Lorna était partie. Et Daphné savait qu'elle ne la reverrait plus.

Où la fleur s'épanouit

Marissa Kaminski

Dans la nature, les plantes grasses poussent mieux en groupe et, ensemble, elles font des configurations esthétiques. Où je me trouve maintenant, c'est trop serré à mon goût, et même étouffant. Curieusement, les plantes grasses préfèrent ce climat et prospèrent dans cet environnement compact et humide. Cependant, ces couloirs pleins de monde me perturbent. Le dos pressé contre mon casier, je serre mon livre de biologie sur ma poitrine. J'attribue à ce dernier la tâche de me protéger, un peu comme un bouclier contre le climat étrange de l'école qui m'entoure. Il est intéressant que je souffre dans le même environnement où les plantes grasses se sont adaptées pour fleurir. Peut-être que je pourrais tirer des leçons de leurs façons de vivre.

Quand les feuilles d'automne s'ajustent à la froidure de l'hiver, leurs écosystèmes produisent moins de chlorophylle, pour se protéger au moment de la transition. Récemment, je subis aussi une transition dans ma vie. Je n'ai pas de feuilles qui tombent de ma tête parce que cela serait fou ! Je ne suis pas un *acer grandiflora*, mais waouh j'aurais adoré ça. Pour le moment, la forme d'homo sapiens que j'ai reçu depuis ma naissance fonctionne. Cependant,

mon *homo sapienité* est une mutation biologique distincte des autres. Chez les fleurs, les pétales subissent les mutations dans la transformation des couleurs, par exemple, on voit des roses de couleurs rouge, jaune et orange vif dans la nature, ce qui est le produit du changement chimique à l'intérieur de la fleur. C'est pareil pour moi parce que mon cerveau est composé d'une mutation génétique héréditaire. Les médecins m'ont diagnostiqué autiste depuis mon plus jeune âge.

J'ai de la difficulté à comprendre le concept d'autisme, car l'anatomie de mon cerveau m'occasionne plus d'obstacles qu'un élève moyen de huitième année. Pour le moment, cet homo sapiens travaille à s'adapter à la transition aux longs couloirs de sa nouvelle école, une école secondaire plus spécifiquement.

Oh, je l'entends. C'est le ding-dong d'enfer qui nous avertit que nos classes recommencent. En regardant au bout du couloir, je vois Mme B. qui vient vers moi. Elle est mon aide dans le sens où elle me soutient quand je lutte pour me concentrer sur mes classes et, surtout, sa tâche la plus importante : elle m'aide à naviguer dans tout le chaos des étudiants qui se rebellent contre la convention des couloirs. On marche, ce n'est pas sorcier !

— Gabriel, la cloche a sonné, on doit... commence Mme B.

— La classe de français, je vous suis, je vous suis, je l'interromps.

Je tourne brusquement mon regard vers mes souliers, puis je prends la main de Mme B. et on est parti.

En classe, on analyse le poème *Le Printemps* de Théophile Gautier. Hier soir, je l'ai lu presque mille fois, toutefois, je suis encore très perplexe.

*Regardez les branches
Comme elles sont blanches !
Il neige des fleurs...*

« Il neige des fleurs » ? Imaginez, quelle personne

rationnelle croit que les fleurs tombent du ciel ! J'ai une profonde compréhension des fonctions des fleurs, et de la nature en général, et ce poème présente les faits de l'écosystème d'une manière incohérente.

Mme B. a mis une main sur mon dos pour me guider vers mon pupitre. La classe commence. Une vive discussion du poème se déroule autour de moi, mais pour une raison ou une autre, je ne réussis pas à me concentrer. Les défauts dans le poème me dérangent sans cesse. Pourtant, les autres élèves le comprennent facilement. Dans le bruit de fond, j'écoute les élèves qui lisent les vers à voix haute. Celui-ci ne me plaît pas, « il neige des fleurs ».

— La neige est de l'eau vaporisée gelée qui devient des cristaux, puis ses flocons tombent des nuages. Ce n'est pas des fleurs qui tombent, je me murmure à moi-même.

Le vers résonne dans ma tête « il neige des fleurs... il neige des fleurs ! » Mon Dieu, cela n'arrête pas ! Arrêtez cet écho ! Pourquoi est-ce que mon cerveau le répète sans cesse ? Je n'arrive déjà pas à me concentrer, je n'ai pas besoin de distractions supplémentaires.

Venus de nulle part, les sentiments m'accablent et une forte envie de fuir prend le contrôle. Sans que je m'en rende compte, je me suis levé et ai ouvert la bouche.

— Arrêtez ! Cela n'a aucun sens ! je crie, interrompant la classe.

Tous me regardent comme si j'étais fou. Un sentiment d'embarras se manifeste en moi. D'un coup, je fuis la classe et sors dans le couloir. Il n'y a personne. Du coin de l'œil, je vois Mme B. qui court vers moi.

— Gabriel, qu'est-ce qui s'est passé en classe ? elle demande.

J'écoute ce qu'elle dit, mais le silence du couloir me distrait. Pour la première fois, depuis que je suis à l'école secondaire, je me

sens libéré de mon angoisse des couloirs.

— Mme B., les couloirs... ils sont vides ! Maintenant, ce n'est plus humide et j'ai la liberté de bouger parce qu'ils ne sont plus si encombrés, j'affirme avec joie en sautillant dans l'espace libre.

Après m'avoir laissé un moment pour m'adapter à ce nouvel environnement, Mme B. mentionne la frayeur que j'ai eue en classe.

— J'ai vu plusieurs incohérences dans le poème en ce qui concerne la vraie fonction de la nature, j'ai expliqué à Mme B. Le poète a donné des caractéristiques absolument incorrectes à la réalité de la nature. Je ne comprends pas les messages que les poètes cachent dans une association de mots déroutante. Peut-être qu'ils sont géniaux, mais honnêtement, je pense qu'ils sont idiots ! C'est impossible que les nuages neigent des fleurs.

— Je comprends que la classe de français te pose un défi, mais il est possible de le résoudre ensemble. Tu sais quoi ? Je te suggère de parler avec le professeur de français... Et puis, je veux te féliciter pour autre chose : depuis le début de l'école secondaire, aujourd'hui est le premier jour où tu entres dans le couloir sans être effrayé. Ce progrès est remarquable et un événement dont on doit être fier, Gabriel.

Je la regarde en souriant.

— On a encore quelques minutes de classe qui restent. Viens, on parlera avec le professeur ensemble pour t'aider à comprendre le poème, a suggéré Mme B.

Avec une confiance nouvelle et sans tenir la main de Mme B., je traverse l'insanité des couloirs à nouveau.

Certaines espèces de plantes grasses ont la capacité de produire des fleurs. Les endroits où les plantes grasses et les fleurs poussent diffèrent immensément en fonction de la qualité du sol,

de l'exposition au soleil et de la quantité d'eau. Il est extraordinaire qu'une fleur pousse dans un environnement qui est exactement le même que celui des plantes grasses, bien que, de temps en temps, il soit plausible que les deux émergent simultanément avec succès.

Demeter, César Orrico
Sculpture en bronze, bois et fer - 2014



BATT/e/LE

Dawson F. Campbell

My gueule est colisée où lutte a couple de langues
(a foule of dents les observe, stupéfiée—paled de peur ;
close, le lip tremble in agitation ;
or, the lulette is nulle part to be found).

Ma mouth est foe—deux langues la stuff de mots ;
My bouche is pleine—two tongues y luttent in vain.

ALTA

VOIX

White Gloves

André Breton & Philippe Soupault
Traduit du français par Dawson F. Campbell

Avant-propos sur une traduction surréaliste : quelques mots du traducteur

Ma traduction de « Gants blancs » d'André Breton et Philippe Soupault est quelque peu hétérodoxe ; puisque le surréalisme n'est pas un genre littéraire orthodoxe, on doit traduire non seulement les mots et le (non-)sens, mais également l'esprit surréaliste (sinon on risque d'être ostracisé par le spectre d'André Breton !). On traduit l'esprit surréaliste via une traduction qui privilégie le côté inconscient du texte—et qui accepte ainsi les associations libres et erreurs de traduction—tout en minimisant la préoccupation de reproduire la nuance de la langue source. Le traducteur surréaliste doit donc recréer les méthodes qui ont produit la source : dans le cas de « Gants blancs », j'ai dû modifier l'écriture automatique dont Breton et Soupault se sont servis pour imaginer une espèce de traduction automatique. Mais ma traduction est une traduction automatique modifiée : après la traduction automatique initiale je l'ai révisée pour présenter enfin ce que vous avez devant les yeux. J'espère que vous vous profiterez de cette autre manière de lire le surréalisme en traduction.

Cigar smoke is hiding in the desert corridor of the grand hotel. A man descends slumber's staircase and notices rain: the windows are white. We know that a dog is resting near him. All the obstacles are present: A pink cup—an order is given; sluggishly, the servants turn. The sky parts its great drapes. A buzzing indicates a precipitated departure. Who else could run as softly? Names lose their faces. The street is but an empty voice.

Around 4 A.M. on that same day, a very tall man crossed the bridge that unites the separate islands. Bells—or trees?—rung. He thought he heard the voices of his friends: “The office of idle excursions is to the right,” we called to him, “and the painter will write to you on Saturday.” Solitude's neighbours bowed—throughout the night we could hear the whistling of a streetlight. The capricious house is losing blood. We love each blazing fire—when the sky changes colour, death is passing. What more can we hope for? Another man outside the perfumer's boutique was listening to the rollings of a distant drum. Darkness—wheeling over his head—perched swiftly on his shoulder. Conventional folding-fans were for sale: they no longer produced any fruit. We were running toward the seaports without knowing the outcomes. Clocks hopelessly pleaded to holy beads. Virtuous swarms amassed. Nobody passed near those wide avenues—those, the force of the towns. A single storm sufficed. From afar or right up-close, the humid beauty of prisons was misunderstood. Terminals are the best sanctuaries: travellers never know which route to take. From the lines of our palms—we could read that the promises of the most fragrant fidelities have no future. What do we do with muscular children? The warm blood of bees is stored in bottles of mineral water. Sincerity is elusive. It is in the indifference of pretty houses—in which hearts are forced to beat each other—that well-known men lose their life.

These salvaged tides appear too small! Out tumbles a torrent of earthly delights. Each object serves as paradise.

A great bronze boulevard is the most direct route. Magical places aren't good stations. Each step—slow and certain: after a few hours, we notice the pretty nose-bleed plant. A panorama of consumptives lights up. We hear each footfall of the subterranean travellers. But the most ordinary of silences reigns in these narrow spaces. One traveller freezes, uneasy. Amazed, he approaches the tinted plant. He doubtlessly wishes to pluck it, but all he can do is embrace another traveller, shake his hand—heavy with stolen jewels. Their eyes are sulfuric flames and they speak at length of their marvellous screams. We think we hear a dry lunar murmur—but a single look dissolves the most prodigious of encounters. Not a single person knew those pale-skinned pilgrims.

Separated by suburban twilights and the sadness of fairgrounds. The weather's so nice under the tent. An azure mist dispersed throughout the glade where a miraculous plant grew slowly. Long blasts—made by ocean liners leaving the island of adorations for many years hence—met quivering bushes at the militant frontier. Sentimental combinations were no longer ignored—the emigrants had worked it all out. The surrounding forest was cleared. The animals in their dens surveilled their young. The clouds dispersed quickly, leaving the stars to die. The night is desiccated: it wanes.

A carefree traveller says to his friend: “I've walked ahead of myself and have known the fate of perpetual races and of lone orgies. To my right, I killed a friend who knew only the sun. Rays painfully soaked us; ever so parched, I took long gulps of agony. He continued to laugh, confiding in me his final sigh. I couldn't help but grind my teeth while I read in his eyes the passionate resignation of suicides. The wind tightened my throat—I could no longer remember who was speaking to me. I recognized you.”

The obscure silence of metals grazed on their words. His travelmate with the ornate hands responded:

— The three best days of my life left a pale heart in

my chest. The East's odious flavours spawn nightmares. I can remember a man who ran without seeing his hands. Today I see you again.

That's how they received the months ending in *-er*. The day withdraws, forsaking to their lips some very pure utterances. In this epoch of other years, each body—from the domes of observatories—opened to milky ways. There they paled, calculating distances and probabilities. Some infallible dictums—like those of Saint-Médard—return to their memory when required. They rarely discover a celestial body as red as a distant murder—or a starfish.

The entrance to their soul—otherwise open to all winds—is now so well choked that misfortune can take no hold. Men are made based on their borrowed clothes. These are most often two mannequins—devoid of head and hands. Those who wish to portray decorum display their wares. When they return the next day, their fashion had since gone out of style. A false collar—which is, in some ways, the mouth of these shells—surrenders to a large pair of gilded pincers, which, when none are looking, seize the shop-window's loveliest reflections. Evening: she joyously swings her little label, the one on which everyone could read: *LAST NOVELTY OF THE SEASON*. That which inhabits our two friends emerges bit-by-bit from quasi-immobility. It gropes around—its captivating, peduncled eyes encroaching. The body, in full phosphorous formation, remains equidistant between today and the tailor's. It connects to children's dreams by fine telegraphic antennae. Those mannequins out there are cork. Life belts. We are far from those charming conventions.

Dov'è il sangue

Jacob Goldbeck

Jérusalem, Yad Vashem, Mémorial de l'Holocauste.

Son nom n'est écrit nulle part, mais ses lettres sont là pour témoigner de son pouvoir destructif, du plaisir qu'il a éprouvé à exterminer des personnes, un peuple, par tous les moyens possibles, inspiré par Dieu. C'est ce qui était gravé sur sa ceinture.

Et il y a ce puits unissant le présent et le passé, ce puits d'où surgissent des personnes qui racontent leur histoire. Celle d'une famille juive—père, mère et deux enfants—calfeutrée dans l'obscurité pour lui échapper, une famille affamée, terrifiée, suppliante mais qui ne lui a pas échappé. Il leur apporte la lumière, sa lumière. Les premiers vers d'une prière récitée, pure beauté musicale de la langue antique, éveillent en lui un plaisir honteux.

Et puis, au plus profond de ces eaux noires, apparaît l'éternité, telle une étoile, mémoire de l'histoire de ce peuple. Mais peut-on être sûrs que cet homme n'existe plus ?

Yad Vashem, la mémoire, celle de mon grand-oncle.

Non dico il nome.

In Yad Vashem quel nome è certamente dovunque. Dovunque c'è un'impronta rossa, o ce ne sono tante ed anche le radici nere di quella pianta che non dovrebbe essere mai cresciuta; con una penna di veleno le lettere sono scritte e messe come minacce dimenticate ma non completamente. Ormai - che dubbio ho io? Fin dalla nascita di quel posto sono state là. Forse le lettere non sono in ordine; forse sono scolorite. Ma il nome c'è, nel monumento, nei libri neri ed argentati, il nome c'è.

Non penso che il suo nome sia stato mai rivelato quando lui lavorava. Ma che lavoro faceva lui? Che lavoro, veramente?

Forse gli piaceva il potere, il potere di entrare nella casa di quel popolo, di ridere mentre loro stavano gemendo, di sterminarli con il fuoco, con il fumo, con il ferro, la potenza animata dall'idea somma, l'idea. L'idea ispirata da Dio. Possiamo vederla sulla sua cintura. Là. 'Mein Gott.'

In Yad Vashem c'è un pozzo profondo, dove si può guardare, nell'abisso, in quell'acqua così scura e così antica come le acque dell'inizio, quando c'era una tenebre, ed il cosmo era giovane, in quel vuoto si possono vedere da sopra i riflessi delle persone che ancora vivono lì. Forse le acque sono capibili. Forse dobbiamo guardare giù.

Una famiglia ci guarda. Padre, madre, e tre bambini. La casa è vecchia, e durante la guerra è invecchiata sempre più. La famiglia sta raggomitolata nell'angolo, vicino al focolare. C'è una luce sola, pura, brillante, cattiva.

'Ecco la luce finalmente,' dice lui, muovendo la mano nell'aprire le tende. 'Finalmente!' 'Vi nascondevate molto bene, no?'

La famiglia, sotto quella luce di finalit , non dice niente.

'Ma che dico!' dice lui. 'Credevo che vi foste nascosti,

invece vedo ora che siete delle creature... sotterrane.'

Lui guarda la famiglia: schifosa, orribile, coperta con la polvere e la fuliggine! Che fame hanno! La fame che si pu  veder negli occhi. Lui l'ha gi  vista, tante volte prima.

'Per favore, no,' dice il padre.

'Che cosa c' ? Che cosa pensi che io voglia fare?'

Il padre, tremando, abbraccia la sua famiglia.

'Che cosa farei io, eh?' dice lui di nuovo. 'Dimmi. Voglio sapere i tuoi pensieri.'

'Perch  scherzate?' chiede il padre.

Lui cammina sotto la luce. Quest'angelo di morte, questa vista la conoscono il padre e la madre, e dai sogni e dai racconti anche i bambini: l'apparenza nera, la faccia bianca, il fulmine, le SS.

'Non scherzo, signore,' dice lui. 'Son serio. Dimmi cosa sarei capace di fare io.'

'Lo sappiamo. Non lo diciamo.'

'L'avete saputo da un tempo lungo,' dice lui, e poi, puntando ai bambini, 'ma sono certo che gli avete detto che tutto andr  bene. Bugie, bugie, bambini.'

'Signore,' dice la madre, 'che cosa abbiamo fatto? Siamo innocenti.'

'Beh. Nessuno   innocente.'

La pistola   in vista: le preghiere cominciano. E lui ascolta. Che musica, che bellezza—quasi un piacere vergognoso per lui—quell'antica lingua, lingua di pietre e di sole e di sabbia, del Mar Morto.   una bella lingua, quando   parlata con voci tremanti, piene di paura, piene di sapienza.   la lingua perfetta per l'incipit e per la fine.

Sa solamente due parole, ma le aveva sentite molte volte, parole non seguite da molte altre: *Adonai Eloheinu*.

Le acque si stanno muovendo. Dobbiamo guardarle

ancora.

Siamo nella Genesi. Siamo nell'eternità. Siamo sulle acque dell'esordio, tutte nere, con l'aria nera e il cielo nero, e la famiglia si rannicchia attorno a un fuoco, un fuoco bianco, come una stella. Ci sono linee nelle acque, quasi invisibili, senza fine. I nervi della storia, le genealogie di tutto, di Mosè, di Adamo, di me. Possiamo guardar intorno. Siamo nel cervello dell'esistenza. Possiamo saper tutto.

Ma dov'è quell'uomo? Si è sicuri? Si è sicuri?

Yad Vashem. Mio prozio. Memorie che non ho io. Deutschland.

Dov'è il sangue? Wo ist das Blut?

Mélange, Rebekah Trudel (2019)

Dessin à l'encre de Chine sur papier :

Les fleurs sont dessinées autour d'un patron symétrique dans le style traditionnel des broderies perlées des Métis¹. Ce sont principalement des fleurs de lis, reprises (ou en quelque sorte « brodées ») par des verbes conjugués.



« Ce perlage est unique parmi les Métis à tel point qu'ils ont été appelés « Le peuple des fleurs de perles ». Traditionnellement, les femmes restaient ensemble pour raconter des histoires et discuter des problèmes du jour tout en faisant le perlage. Pendant ce temps, les enfants assis regardaient et apprenaient ». (extrait du site de l'APLA).

ils/elles ? **Qui sont**

Marina **Bishara**

Marina Bishara complète un diplôme en sciences politiques et langue française. Mis à part sa passion pour les affaires internationales, elle s'intéresse à l'étude des langues étrangères. Locutrice de quatre langues, Marina adore faire des liens entre elles.

Dawson F. **Campbell**

Dawson Campbell est étudiant de littérature monde et de littérature française. Passionné par les langues française et anglaise et ayant le souhait de partager sa langue avec ses écrivains préférés, il se dirige vers une carrière dans la traduction.

Kierra **Enns**

Kierra Enns a récemment fini un diplôme en français et histoire. Elle est artiste, écrivaine moins souvent, et s'intéresse aux religions, à la nature, et aux conflits familiaux. Elle est fière de faire partie de *De Voix Vives* !

Jacob **Goldbeck**

Jacob Goldbeck est étudiant en anglais et en italien qui se spécialise dans les littératures médiévale et de la renaissance, et plus particulièrement les œuvres de Dante et de Chaucer. Il écrit de la fiction depuis son plus jeune âge et espère un jour poursuivre une carrière d'écrivain. Il consacre ses étés, quand il n'étudie pas, à des camps jeunesse internationaux et des stages d'art dramatique.

Zoé **Jusseret**

Zoé Jusseret est étudiante à SFU où elle complète une formation de français afin de devenir professeure d'art plastique et de français en Colombie-Britannique. En dehors de ses études, Zoé Jusseret est aussi auteure de bande dessinée.

Marissa **Kaminski**

Marissa Kaminski est une étudiante de français et géographie. À présent éducatrice en besoins spéciaux pour les enfants d'une garderie, c'est le manque de représentation de ces enfants dans les médias qui l'a inspiré d'écrire « Où la fleur s'épanouit ». Marissa aime la nature, voyager quand elle le peut et, à l'avenir, elle aspire à devenir enseignante en immersion française.

Aliocha **Perriard-Abdoh**

Aliocha Perriard-Abdoh fait actuellement une maîtrise sur les représentations des femmes voilées dans le cinéma français. Elle s'intéresse à plusieurs formes artistiques dont le dessin et l'écriture créative. Dans ses textes écrits, le thème de la famille est central.

Rebekha **Trudel**

Rebekah Trudel suit une double majeure en français et histoire. Rebekah vient de l'Ontario et est Métis. Elle aime beaucoup les arts visuels et les sports. Pour étudier, elle utilise l'art et les représentations visuelles pour l'aider à mémoriser non seulement les faits, mais aussi les règles de grammaire.

Amanda **Underwood**

Amanda Underwood est une étudiante en histoire, littérature anglaise et, surtout, français. Elle puise son inspiration dans les souvenirs des voyages d'été qu'elle a faits étant enfant, mais également dans sa passion pour l'histoire publique et sociale. Elle aime la compagnie de ses amis à quatre pattes et aspire à devenir enseignante à l'école secondaire.

Le mot de la fin

Le mot de la fin

Vous aimez ce que vous avez lu ?

Vous écrivez en français ?

Vous avez un texte créatif que vous aimeriez publier
(nouvelle, poème, traduction, etc.) ?

Celui-ci pourrait faire l'objet d'une publication
dans un prochain numéro de
De Voix Vives !

Envoyez vos écrits au comité éditorial de la revue :
editeur_devoixvives@sfu.ca

Département de français

www.sfu.ca/french

SFU

SIMON FRASER
UNIVERSITY